

# L'HÔPITAL DE BAIN-DE-BRETAGNE PENDANT L'OCCUPATION

Général (CR) René Chesnais  
Membres des *Amitiés de la Résistance*

Extraits de son ouvrage : *La guerre et la Résistance dans le sud de l'Ille-et-Vilaine*

Sœur Jean, de l'hôpital de Bain-de-Bretagne est un personnage ! Originaire d'un petit village du Finistère, près de Quimperlé, elle est arrivée à Bain-de-Bretagne, très jeune, peu de temps avant la guerre. Depuis plus de cinquante ans, elle se dévoue avec un entrain et une gaieté extraordinaires pour les malades jeunes et vieux de l'hôpital.

Très longtemps, elle a été responsable de la maternité. Et la mairie de Bain-de-Bretagne a calculé que près de 5 000 enfants sont nés dans son service lorsqu'elle le dirigeait.

Elle est l'objet, à Bain-de-Bretagne, d'une véritable vénération et ses services éminents lui ont valu une décoration très rare pour une religieuse ; elle est chevalier de l'Ordre national du Mérite.

Sa mémoire est phénoménale et comme elle a gardé toute la vivacité et l'humour de ses vingt ans (passés depuis soixante ans !), elle nous a raconté en riant quelques "bons tours" qu'elle avait joués aux Allemands pendant la guerre.

"On n'avait pas beaucoup à manger, pendant l'occupation. Il fallait chercher de la nourriture. Je partais avec une brouette et j'allais jusqu'à Noë-Blanche chercher du pain et tout ça dans les fermes par les petites routes et, à la Cardichais, on avait monsieur Colin qui nous cuisait du pain en cachette. Il nous les mettait sous un grand chêne, dans un sac à patates et j'allais avec une autre religieuse, la nuit, à travers champs par la gare, les chercher. On traversait un ruisseau avec une planche qu'on cachait dans les fougères et on allait chercher les sacs à minuit. On revenait avec les sacs sur l'épaule par le même chemin. Ça faisait trois ou quatre kilomètres par la traverse et autant pour le retour. On en avait bien pour deux heures.

Une nuit, en arrivant avec notre pain, on regardait avant de traverser la route. Deux lampes électriques s'allument. On a eu peur. C'étaient deux soldats allemands en embuscade.

On leur a expliqué comme on a pu que c'était du pain pour les malades, pour des petits vieux. Ils nous ont laissé repartir avec nos sacs. Nous étions habillées en religieuses !

On leur a aussi joué des tours. Ils avaient réquisitionné l'hospice et, ici, le long de la route nationale, il y avait à cette époque-là de vieilles granges où on avait mis tout le matériel de Plougastel Daoulas amené par des camions, des matelas et tout ça. Les Allemands étaient là-dedans aussi. Et ils y avaient des approvisionnements et en particulier leur charbon.

La nuit, on allait avec un seau leur prendre du charbon. Ça nous aidait bien pour notre chaudière à nous.

Notre supérieure. Trottinette qu'on l'appelait (c'était le surnom affectueux donné par tous à la supérieure de l'époque), elle voulait tuer un veau qui était bon à tuer. Elle est allée demander l'autorisation à la Kommandantur. De ce temps-là, la Kommandantur se trouvait à l'école Saint-Joseph. Impossible de leur faire comprendre qu'on voulait tuer un petit veau.

"Vous ne comprenez rien ! qu'elle leur dit. Tuer une vache !"

"Ach ! une vache, vache !"

Alors ils ont fait le papier pour tuer la vache, alors on a tué le veau ! On a eu bien du mal. Monsieur Beauchard habitait là-bas. Il y avait les vaches à l'étable et puis la porcherie. On avait tué le veau sous le porche. Ça faisait du sang. Mais avant qu'on ait pu nettoyer, il en a un, allemand, qui est passé par là. " Qu'est-ce qu'il y a eu là ?" Et il est parti à la Kommandantur dire qu'il y avait eu quelque chose.

Heureusement que Trottinette avait son papier !

## **Les cinquante otages de Bain-de-Bretagne**

La sœur Jean, de l'hôpital de Bain-de-Bretagne qui nous a donné plusieurs anecdotes sur l'occupation allemande, raconte comment, trois jours avant l'arrivée des Américains, le 3 août 1944, les FFI du coin avaient amené à l'hôpital une automobile militaire allemande, une espèce de Jeep, dans laquelle se trouvait un soldat allemand qu'ils avaient tué : "C'était une espèce de Jeep allemande. Et il y avait un Allemand assis dedans. Il avait une balle qui était entrée par une tempe et qui était sortie par l'autre. Les résistants nous ont demandé d'ouvrir vite le portail : Les Allemands vont arriver... ils vont tous nous fusiller s'ils voient qu'il y en a un des leurs qui est tué." C'étaient des FFI que je ne connaissais pas. On a fait entrer la voiture. Chaque nuit on avait cinq ou six hommes - des FFI - qui venaient soi-disant pour garder l'hôpital, ils ont donné le coup de main pour rentrer la Jeep. On a envoyé chercher monsieur Jouin, le maire, on est allé le chercher à la traverse. Il est venu. On ne voulait rien faire sans lui demander. On avait peur des représailles aussi. On a caché la Jeep derrière des bambous au fond de la cour. On a coupé des branchages pour mettre dessus pour qu'on ne la voit pas...

C'était trois jours avant l'arrivée des Américains. C'était le 1<sup>er</sup> août je pense... ou le 31 juillet. Il faisait tellement chaud ! J'ai dit à la sœur supérieure : "On ne peut pas le laisser comme ça. " Les grosses mouches venaient dessus. Les malades de l'hôpital commençaient à aller voir ce qu'il y avait dans cette voiture-là.

On a décidé de mettre le cadavre dans la morgue, de le nettoyer... C'est ce que nous avons fait. Nous avons pris un brancard. On l'a mis dessus. On l'a amené dans la petite chapelle qui servait de morgue. Et puis on a vidé le réservoir d'essence de la Jeep. On a récupéré pas mal d'essence, comme on avait beaucoup besoin d'essence et qu'on n'en avait pas. Et dans la petite chapelle, il y avait comme un petit autel avec une Mater Dolorosa. On a camouflé les bidons d'essence en dessous de l'autel.

Et puis on a été dénoncées. C'est certain. Qu'on avait un Allemand tué. La porte était fermée et trois Allemands sont arrivés avec la mitrailleuse. Nous, on est restées bêtes ! On était en train de faire la toilette du mort. On lui avait enlevé son bracelet, son numéro de matricule où il y avait son nom, sa montre... j'avais posé tout ça sur une petite table à côté... Je leur ai montré tout ça. Ils sont restés un moment. On s'est dit : "Qu'est-ce qu'on fait ? - Eh bien, on continue à le nettoyer, on va le mettre propre..." On avait une chemise propre pour le changer...

Deux Allemands sont partis et un est resté. Ils sont revenus après avec un interprète militaire. Je lui ai expliqué ce qu'on avait fait. Qu'on ne pouvait pas le laisser comme ça. Qu'on avait fait comme si c'était notre père, notre frère ou quelqu'un. On avait pitié de cet homme-là. Pendant tout ce temps-là, j'avais peur qu'ils ne trouvent l'essence qu'on avait cachée sous l'autel. Ça sentait très fort l'essence...

Ils nous ont dit : "Il faut rester dans la maison." J'ai dit "oui".

Un quart d'heure après, ils sont revenus pour nous dire qu'on allait fusiller cinquante otages, qui seraient fusillés à une heure de l'après-midi et, à cinq heures, le feu serait mis à la ville de Bain-de-Bretagne. On n'était pas trop fiers.

On avait fait des tranchées dans le jardin au cas où il y aurait quelque chose. Et on avait mis des fagots dessus. On aurait pu y mettre les malades. Nous avions en plus soixante-dix orphelines de Brest et des environs, réfugiées ici. Elles étaient toutes dans la cour à s'amuser.

Et vers midi et demi, monsieur Jouin est venu nous dire : "On va venir vous chercher tout à l'heure, parce qu'on va vous prendre parmi les otages."

On était à déjeuner, les fenêtres ouvertes, car il faisait très chaud. On avait une petite boulette de viande à manger, pas grand-chose. On entend les bottes des Allemands qui arrivent... une rangée de chaque côté et les otages dans le milieu. Monsieur Jouin nous a appelées.

Parmi les cinquante otages, il y avait le percepteur et sa femme, monsieur et madame Prêcheur, il y avait monsieur Tanguy, monsieur Rialland, monsieur Jouin, le maire, le docteur Bizais, l'abbé

Trochet, le curé, trois religieuses, sœur Alexandra et la mère supérieure, la mère Jean Climac (?) mais que tout le monde appelait "Trottinette" parce qu'elle marchait comme ça avec des petits pas pressés. Quand les Allemands ont vu les soixante-dix orphelines dans la cour, ils ont dit "Raus ! Raus ! Faites partir les enfants." C'était là qu'on voulait nous fusiller...

Et au même moment. Nous, on était juste devant la cour... il est arrivé un petit coucou, un petit avion. Je me suis dit : il va nous envoyer une bombe ! Et le docteur Bizais a crié : "Tout le monde par terre !" On s'est jeté par terre. Madame Prêcheur qui était devant moi. Je la regardais. Elle a sauté sur l'Allemand qui était à côté et lui a arraché sa mitrailleuse. L'Allemand avait reconnu que c'était un avion américain et il voulait tirer dessus. Elle lui a arraché sa mitrailleuse et lui a dit : "Vous ne tirez pas ici ! C'est un hôpital et il y a des malades !"

Tous les Allemands sont partis. Nous nous sommes levés et nous nous sommes dit : "Il y a certainement les Américains qui arrivent !"

Où sont-ils passés les Allemands ? On n'en voyait plus aucun...

On n'en a retrouvé qu'un qui était caché derrière une vieille baignoire derrière un tas de charbon. Un seul. On lui a dit de ne pas bouger et qu'on ne lui aurait rien fait !

Le docteur Bizais a ouvert le portail. Il a tiré un tout petit drapeau qu'il avait dans sa poche et il a dit : "Je vais bien voir ce qui se passe ! Mais surtout ne bougez pas d'où vous êtes !" Il a mis la tête dehors. Il a dit : "Il y a deux colonnes qui descendent de chaque côté de la rue. Si ce sont les Américains, on est sauvés. Si ce sont les Allemands, on est foutus ! Ne bougeons pas."

C'étaient des Américains. Le docteur Bizais leur a dit : "Vous cherchez les Allemands, ils sont à la Kommandantur, à la Noë-Saint-Yves, au château. Allez là-bas, vous allez les prendre !"

Les Américains ont fait demi-tour. Et nous, on est tous sortis dehors pour regarder. Ils sont repartis sur la route de Chateaubriant, vers la Noë- Saint-Yves.

Pendant ce temps-là, le docteur Bizais nous disait : "Venez donc chez moi, de l'autre côté de la rue, vous serez plus en sécurité et on verra mieux ce qui se passe, car on a la vue sur la vallée derrière."

Et c'est là qu'on a vu une Jeep qui remontait avec cet officier allemand là et des FFI qui ont dit : "Voilà celui qui voulait mettre le feu dans la ville ce soir et fusiller tout ce monde-là." Ils l'ont promené partout. Je pleurais de le voir car j'avais pitié de lui quand même. C'est peut-être un père de famille. Qu'est-ce qu'ils vont lui faire ? Ils l'ont pendu à la gare.

On nous a dit après, ne sortez pas, rentrez chez vous, il va peut-être y avoir une contre-attaque. On ne sait jamais...

Nous avons aussi, à l'hôpital, une vingtaine d'Allemands qui étaient blessés. Ils étaient par terre, dans l'hospice là, parce qu'il n'y avait pas de lit pour tout le monde. Il y avait un chirurgien allemand qui ne voulait pas abandonner ses blessés. Il s'est laissé faire prisonnier pour les soigner. Il n'était pas blessé. Il était très gentil. Il avait une quarantaine d'années. Il était très grand, blond. On avait dit à un de nos jardiniers (c'était un camouflé pour ne pas partir au STO) : "Pierre, tu le garderas". Ils étaient devenus deux amis. Ils couchaient ensemble sous le porche là. C'était un très bon chirurgien. Il avait opéré une de nos grand-mères qui avait un cancer à la joue. Il l'avait anesthésiée et très bien opérée. Il y avait aussi un grand blessé allemand qui allait mourir. Une sœur s'est approchée pour le soigner un peu. Il lui a donné un grand coup de botte. Il n'en voulait pas ! Il est mort par la suite.

Le chirurgien allemand est revenu ici après la guerre, avec ses enfants. Il habitait en Allemagne, de l'autre côté de Strasbourg. Il nous l'avait dit : "J'ai deux enfants. Si j'ai la chance de sortir vivant de la guerre, je reviendrai vous voir." Il est revenu et le docteur Bizais avec ses enfants est allé passer huit jours chez eux en Allemagne. C'était quelqu'un de très très bien.

Après l'arrivée des Américains, il n'est pas resté très longtemps. Quelques jours après, ils sont venus chercher tous les blessés allemands et leur médecin pour les emmener sans doute dans un hôpital américain.

Quelques jours après l'arrivée des Américains, j'étais en train de ramasser des haricots verts vers 9 heures le matin. Il y a un avion qui est venu et qui a rasé les arbres. Il y avait des choux à

vaches à côté. J'ai tiré l'autre sœur par la main, on s'est cachées dans les choux. J'ai dit : "On est en blanc, ils nous voient, les aviateurs. Il vont sûrement nous tirer." L'avion est parti et nous nous sommes jetées dans un tas de ronces. Et j'ai dit : "Là, ils ne nous verront pas."

Les malades qui nous voyaient des fenêtres de l'hospice ont dit : "Les sœurs sont tuées !" Le chirurgien allemand leur a dit : "N'ayez pas peur, je vais aller les chercher." Et il est venu nous sortir. Et c'est là qu'on a vu les haricots qui fumaient. Et on a trouvé une culasse qui était tellement chaude qu'elle mettait le feu aux haricots. Il a fallu des pincettes pour la prendre (il s'agissait probablement de la culasse d'un cylindre de moteur d'avion touché lors d'un combat aérien, au-dessus de Bain, entre avions américains et allemands).

Le jour de la Libération, il y avait un char qui flambait aux "Quatre-Vents". Il y a même des photos de ça. Je suis dessus avec le papa de monsieur Duckaert. J'avais trop peur ! J'étais accrochée au bras de monsieur Duckaert. Mais j'avais envie de voir quand même et lui aussi !

L'abbé Trochet, le curé de Bain-de-Bretagne, avait été dans les cinquante otages lui aussi.

Il avait été tellement content de ne pas être fusillé que, quand on a été libérés, on a fini par faire une grande farandole et l'abbé Trochet s'est mis dans la farandole avec tout le monde. Alors, ça marchait ! Il y avait de l'ambiance. Il y avait l'abbé Roger. Ah ! Ça marchait, ça y allait ! Il y avait deux musiques à Bain à cette époque-là. Elles étaient toutes les deux mobilisées pour fêter la Libération. J'ai plusieurs fois été libéré des rafles par un certificat établi par le docteur Francis Joly, de Rennes, lequel mentionnait une maladie contagieuse redoutée des Allemands.

Un autre camarade en avait également un similaire, c'était très utile.

Général (CR) René Chesnais